

DE LA MAGIE A LA CERTITUDE

Deux taches rouges oscillaient sur la plaine de sable, l'une grande, l'autre petite. La plaine était si vaste, et la piste si monotone, que les deux taches semblaient toujours à la même place sous le soleil violent. Deux voyageurs. Mais sans l'habituel chargement de sel ou de laine, sans les petits ânes des caravaniers. Pas même un poney pour faciliter leur voyage.

C'était un prêtre tibétain et son novice ; or, un lama ne peut chevaucher, ne peut faire souffrir une bête sous son poids. Ils allaient donc à pied, tranquillement et sans arrêt. L'homme, presque un vieillard, tournait son petit moulin à prière et répétait *Om mani padme hung*, la formule qui efface les péchés. Tout avançait au même rythme : la marche, le moulin de cuivre et la prière. Si les chaussures de feutre s'étaient usées sur les chemins, la formule aussi s'était éculée : il n'en restait plus que *Om* prolongé par un breddouillement effiloché.

L'enfant avait aussi les mains occupées ; mais pour lui la vie était encore longue et les péchés légers. Il ne faisait pas tourner le cylindre d'un moulin, mais une petite croix de bois autour d'un axe où s'enroulaient et se tordaient des crins de yak pour confectionner la ficelle de ses prochaines sandales. Il portait en sautoir un grand morceau d'étoffe

savamment noué sur la poitrine et contenant un objet oblong et souple qui épousait son dos rond : un livre sacré, ou plus exactement les feuilles détachées dont son maître pouvait avoir besoin. De provisions ou de bagages, pas trace : à chaque village, à chaque maison on se ferait un honneur d'offrir du thé et de la farine au lama et à son compagnon. Et leurs toges les protégeraient du froid pendant la nuit comme elles les protégeaient du soleil durant le jour.

Au village, en effet, on les attendait. C'était la pleine lune, le jour choisi pour la purification des maisons. Les grands lama ont consacré ce jour à Buddha par le jeûne. Mais pourquoi Buddha, un saint, un dieu pacifique ? Il ne fait aucun mal. Qu'on le laisse tranquille et qu'on s'occupe plutôt des démons toujours prêts à nous harceler si nous n'y prenons garde. C'est à quoi sert le lama : ses récitations, sa musique, ses offrandes concilient les démons porteurs de fléaux. Le lama, c'est l'assurance contre l'incendie et la vaccination contre la petite vérole. C'est pourquoi, à peine arrivé au village, notre lama Tondup se trouva assis sur un coussin derrière une table basse où étaient disposés un tambour, une clochette, une tasse à thé et un bol de bois peint plein de farine. Il se mit en devoir de réciter des mots tibétains et sanscrits enchevêtrés, d'agiter sa clochette et de frapper le tambour ; s'interrompant parfois pour une gorgée de thé ou une pincée de farine.

— Ch'ospel, hé Ch'ospel ! Apporte le livre !

Le novice entra, déposa les pages sur la table et retourna jouer aux dés sur la terrasse. C'était un garçon vif, bien nourri, mais trop turbulent aux yeux de son maître qui essayait de le corriger à grand renfort de taloches et de sermons. De fait, Ch'ospel aimait sa vie aux côtés du vieux moine. Dans la maison paternelle les enfants étaient trop nombreux et les champs trop petits. Pour éviter la disette le cadet, dès l'âge de six ou sept ans, avait été envoyé au

couvent. Deviendrait-il lama avec ce que cela représente de savoir et de puissance ? Peu de gens s'en souciaient, et lui moins que quiconque. Il se contentait d'être le serviteur du vieillard et de partager avec lui l'hospitalité des dévots. Mais, qu'il le voulût ou non, il avait constamment l'occasion d'observer les rites et les cérémonies qui occupaient la vie de son maître. Et il côtoyait des incidents si curieux, si intrigants, que peu à peu l'enfant commençait à poser des questions, à lui-même d'abord, puis à son maître.

De maison en maison, de village en village, les cérémonies ne variaient pourtant guère. Que le vieux Tondup fût appelé à purifier une maison ou à y amener la prospérité financière, qu'il prît part à un mariage ou à des funérailles, toujours il avait affaire aux démons, aux esprits, aux diables, aux fées, aux lutins, ou aux fantômes. Et il n'y a exactement que deux moyens de traiter avec ces êtres là : chasser ceux qu'on peut chasser, et apaiser les autres. En brandissant une courte dague, en maniant le sceptre qui symbolise la foudre, en récitant des imprécations, on peut éloigner le démon qui s'acharne à la ruine de la maison, ou le diable prêt à s'emparer de l'âme d'un mort. En faisant une offrande de pâte, ou une libation d'eau, en traçant un entrelacs de lignes magiques, on peut se concilier le lutin qui trouble la santé du bétail, ou la fée qui voulait jeter un mauvais sort sur la mariée.

Après quelques semaines de voyage le lama retourna au couvent. Un couvent ? Presque une ville. Tashilhunpo, où Ch'ospel avait été envoyé, comprend des séries de ruelles bordées de cellules. Trois ou quatre mille hommes y vivent, récitant des prières, participant à de grandes cérémonies. Le vieux Tondup, en moine pieux, accomplissait chaque jour sa « méditation des quatre saisons ». Durant trois mois, matin

et soir, il répétait une série de prières. Les trois mois suivants, il remplaçait les prières par des prosternements devant la statue de son dieu. La saison suivante il offrait deux fois par jour un sacrifice formé de pincées de riz groupées en cercles et représentant le monde. Enfin il répétait avec persévérance une série de cent lettres incompréhensibles. Chaque jour Ch'ospel l'observait avec le même respect et le même étonnement. Et son étonnement ne faisait que croître quand il surprenait son maître la tête droite, les yeux mi-clos et immobiles, le corps entier figé dans la profonde méditation d'où aucun bruit ne pouvait le tirer.

Pour se distraire de ce maître solennel, Ch'ospel courait dans les ruelles avec d'autres novices, ou furetait autour du superbe palais au toit doré qui forme le centre de la petite ville-couvent. Là réside le Panchen-Lama, le prêtre-saint que tous les Tibétains adorent comme un dieu vivant sur terre. Nombre de personnages sont vénérés comme des saints défunts et réincarnés pour l'édification des hommes. Mais le Panchen-Lama de Tashilhunpo et le Dalaï-Lama de Lhasa sont réellement adorés et entourés d'un faste incroyable. Seules de hautes personnalités peuvent participer aux cérémonies en l'honneur du dieu de Tashilhunpo, mais Ch'ospel apercevait parfois le grand Lama et sa cour, et quand il n'avait pas cette chance il se contentait d'admirer les costumes des sous-ordres et des serviteurs.

Au couvent il faut pourtant étudier plus régulièrement qu'en voyage. Ch'ospel avait d'abord dû apprendre à lire — un long travail, car il se contentait d'annoncer les syllabes à tort et à travers avec la seule préoccupation de prouver par son bourdonnement continu qu'il ne méritait pas le bâton. Puis on lui confia un livre, avec l'ordre d'en apprendre par cœur quelques chapitres. Après le premier livre en vint un second, puis un troisième, tous contenant des formules magiques et des instructions sur les occasions et sur la manière

de les prononcer. En même temps que les charmes il faut apprendre les cérémonies, les gestes précis qui les accompagnent, il faut savoir manier les objets sacrés tels que dague, tambourins, ossements humains, trompette ou chapeau à plumes. Tel est le principal enseignement que reçoivent les novices de Tashilhunpo : une magie compliquée, le tantrisme, importée de l'Inde médiévale, et dont le premier but est de protéger le monde des puissances mauvaises qui s'acharment contre lui. A part ces rites, Tondup et d'autres maîtres enseignaient aux novices les principes du bouddhisme : la vanité du monde, les innombrables réincarnations de l'âme sous toutes ses formes, les œuvres bonnes ou mauvaises qui sont le seul bagage de l'âme et la dirigent vers une vie aisée ou difficile, et surtout ce paradis du nirvana d'où l'âme n'aura plus besoin de revenir sur terre et pourra-somnoler dans le néant.

Ch'ospel reçut tout cet enseignement, d'abord sans y prêter attention. Puis son esprit éveillé et réfléchi essaya de distinguer, de trier l'ennuyeux de l'intéressant, et peu à peu il s'aperçut que tout ce fatras de magie n'avait rien à voir avec les grandes idées du Buddha. Alors que la plupart des lama et des novices passaient leur temps et trouvaient leur raison d'être dans ces cérémonies tapageuses, lui, à peine devenu jeune homme, se pencha de plus en plus sur ces grands problèmes que le Buddha avait vus et peut-être résolus : la vie, la mort, la souffrance et ses causes. Après quelque temps son esprit se trouva tellement engagé dans cette direction que le grand couvent de Tashilhunpo commença à l'étouffer ; cette énorme machinerie de magiciens et de sorciers lui sembla ridicule et fausse : pourquoi perdre son temps à se délivrer de chacun des démons dont le monde est peuplé s'il existe un moyen de se libérer du monde lui-même et d'atteindre ainsi à un bonheur éternel ? La délivrance ! La délivrance du monde, de la souffrance, du cycle

monotone et sans fin des réincarnations sur terre ou aux enfers ! Tel était le désir profond de Ch'ospel. Et dès lors il prit le surnom de « P'ardod » ou « Celui qui désire l'au-delà ».

Ses maîtres se rendirent compte de sa tournure d'esprit, et sitôt que de novice il devint moine ordinaire ou *tapa*, ils lui permirent de quitter le vaste couvent et d'approfondir ses idées par un pèlerinage aux lieux sacrés du bouddhisme. Avec quelques habits, son chapelet et des livres religieux pour tout bagage, il quitta les plateaux tibétains et se dirigea vers l'Himalaya. Il franchit la formidable chaîne à l'endroit où elle est le moins difficile, à l'est de l'Everest, et après un mois il atteignit le petit royaume du Sikkim. Dans ce pays bouddhique et fortement tibétain, quoique situé au sud des grandes montagnes, il fut bien reçu et obtint l'hospitalité de couvent en couvent. Plus loin son voyage devint de plus en plus pénible. A mesure qu'il descendait vers les plaines de l'Inde, la chaleur et les pluies augmentaient au point de devenir terribles pour un habitant des hauts déserts. Et les habitants hindous ne montraient guère d'égards pour lui, ne lui accordaient que rarement l'hospitalité et n'avaient presque jamais d'emplois à confier à un impur ne respectant pas leurs coutumes religieuses. Ch'ospel s'était joint à d'autres pèlerins tibétains, mais plusieurs d'entre eux moururent de la chaleur ou de la faim, et quand les fièvres s'abattirent sur les survivants ils n'eurent plus qu'à se séparer pour éviter la contagion mortelle. Ainsi, vagabondant au gré de sa fortune et de l'humeur des habitants, il parcourut plusieurs contrées du nord de l'Inde. Il y a des milliers, des centaines de milliers peut-être, de ces pèlerins misérables et décharnés qui parcourent le pays sous un soleil affolant ou dans une humidité atroce où se répandent toutes les maladies. Tous

s'en vont vers le Gange, le fleuve sacré des hindous et des bouddhistes, où il suffit de se baigner pour laver ses péchés, et sur les bords duquel il fait bon mourir.

Parmi les nombreux lieux et temples que Ch'ospel visita sur les traces du Buddha ou de son apôtre Pemajungne qui convertit le Tibet, le lieu le plus important était Gaya où il vit le figuier sous lequel le Buddha était assis quand l'illumination lui révéla la misère du monde et le moyen d'en sortir par la méditation. Mais Ch'ospel ne fut pas entièrement satisfait et il se rendit à Bénarès, la ville où le Buddha prêcha son premier sermon et rassembla ses premiers disciples. Pendant des jours entiers Ch'ospel fit le tour de la ville en se prosternant à terre tous les deux pas.

Puis, émacié et pâli par un pèlerinage de deux ans dans la chaleur intolérable de l'Inde, il se dirigea vers le Nord et retourna à ses montagnes. Là lui restait à accomplir le pèlerinage le plus grand, le plus pénible et le plus méritoire : celui du mont Kailas. Le Gange, l'Indus et le Brahmaputra, les trois fleuves fameux de l'Inde et trois des plus grands fleuves du monde, prennent leur source près du Kailas, une pyramide de six mille mètres aux faces extraordinairement régulières et abruptes. Devant lui se trouve le lac, sacré lui aussi, de Manasarowar, presque toujours gelé tant cette région est froide et inhospitalière. C'est le centre du monde, le véritable haut lieu des hindous et des bouddhistes.

Arriver jusqu'au pied du Kailas est un long voyage, pénible et aventureux. Mais les pèlerins ne se contentent pas de l'approcher. Bien sûr il n'est pas question de l'escalader : les Indiens et les Tibétains viennent ici pour adorer, non pour gravir le trône des dieux. Ils s'opposeraient même à toute tentative d'escalade. Non, le pèlerinage est bien plus humble, et plus difficile qu'une ascension, et Ch'ospel se soumit à une épreuve effarante : il se prosterna à plat-ventre, se releva, plaça ses pieds à l'endroit où son front avait touché le

sol, joignit les mains au-dessus de sa tête, chantonna une formule, puis se prosterna à nouveau de tout son long pour se relever et recommencer indéfiniment. Un homme robuste et volontaire réussit ainsi à se prosterner tous les deux pas sur une distance d'un kilomètre et plus en une journée. Ch'ospel, comme beaucoup d'autres, s'astreignit à faire ainsi le tour entier du Kailas. Il y mit un mois. Un mois à se coucher et se relever sans arrêt, du matin au soir. Un mois à ramper à travers vallons, pierriers, torrents, arêtes et névés !

Pour se protéger un peu contre les morsures du froid et des pierres, Ch'ospel s'était fait des manchons et des genouillères de cuir. Plusieurs de ses compagnons moins prudents eurent bientôt de telles écorchures ou les mains si vilainement gelées qu'ils durent renoncer et demander l'hospitalité du couvent au bord du lac.

A la fin de ce martyre, les pèlerins se séparèrent. Ch'ospel hésita longtemps. Allait-il rentrer à Tashilhunpo en descendant vers l'Est, la grande vallée du Brahmaputra ? Non, il tourna le dos à son district natal et descendit la vallée pierreuse de l'Indus.

A mesure que les étapes se succédaient, la vallée devint pourtant accueillante. Les tentes des nomades firent place à des huttes de pierre, puis à de petites maisons en brique crue. Ch'ospel n'était plus en pèlerinage. Il cherchait où s'établir. Il lorgnait un peu vers les couvents qui apparaissaient de loin en loin sur des pitons rocheux. Mais ces couvents étaient pour la plupart habités par des moines à bonnet rouge, moines plébéiens et trop soucieux d'avantages matériels. Comment un moine à chapeau jaune de Tashilhunpo, couvent fameux pour sa discipline et son enseignement, pourrait-il s'abaisser à vivre parmi ces gens étrangers à sa secte rigoriste, ces moines trop souvent ivrognes et la plupart mariés ?

Après quatre semaines de voyage, il arriva à Leh. Pour qui vient des hauts plateaux, Leh est un paradis de verdure et de luxe. Ch'ospel pourtant ne s'y arrêta pas : la place était trop encombrée de couvents, de lama, de moines mendicants, de magiciens et d'ermites. Il continua à descendre la vallée de l'Indus et bientôt arriva au dernier village civilisé.

— Qu'y a-t-il plus loin ?

— Rien, vénérable !

— Comment rien ?

— Les Brokpa...

Dans une dizaine de villages égrenés à droite et à gauche de l'Indus sur les cent kilomètres où le fleuve serpente dans des gorges immenses, vit une peuplade différente de celles qui l'entourent et méprisée d'elles. Les Brokpa n'ont pas cette figure plate aux yeux bridés qui distinguent les mongoloïdes. Ils ne parlent pas le tibétain, mais un dialecte singulier. Leur morale aussi est différente puisqu'ils refusent de toucher un œuf ou du lait. Ce sont les descendants d'une tribu indo-arienne, les Dard, qui, partie du Penjab, remonta l'Indus vers Gilgit où elle s'établit fermement, puis continua le long du fleuve où elle enseigna l'agriculture aux Tibétains nomades avant d'être refoulée par les armes de partout, sauf des grandes gorges. Ch'ospel n'en savait pas autant sur les Brokpa, et il voulut y aller voir. Pris de zèle, il espérait aussi enseigner aux Brokpa la religion lamaïque et les convertir.

Où habiter dans un village étranger ? Ch'ospel n'eut pas de difficultés : sa grande tige rouge et son chapeau jaune le désignaient de loin comme un lama, et bien qu'ils ne fussent pas bouddhistes, les Brokpa lui montrèrent déférence et intérêt. Il apprit bientôt qu'au village de Hanu on serait même heureux de le voir s'établir et tenir en respect les démons. Il se trouva une hutte un peu au-dessus du village,

reçut d'un paysan une marmite qu'il posa sur trois pierres, appela cela sa « maison » et se baptisa lui-même ermite.

Le travail ne manquait pas ; comme Ch'ospel était le seul prêtre du village, il eut dès les premiers jours, en échange d'un peu de nourriture, à accomplir tous les rites magiques et les exorcismes qu'il avait appris au couvent. Tout méprisés qu'ils fussent par les bouddhistes, les habitants de Brok avaient en effet un panthéon proche de celui de leurs voisins, fait de divinités bienfaisantes ou maléfiques qui existaient avant l'introduction des religions de l'Inde ou de la Perse, et que ni le bouddhisme ni même l'islam n'ont réussi à déraciner. Ch'ospel donc, moitié par conviction, moitié pour assurer sa pitance, se trouva grand exorciste parmi les Brokpa. En peu de temps son autorité s'affirma parmi les villages voisins. Ce groupe de villages allait devenir sa seconde patrie, le port d'attache où il devait revenir après l'aventure humaine et spirituelle qui l'attendait.

Voyageur comme tout son peuple, Ch'ospel n'était pas disposé à abandonner ses bottes et son bâton parce qu'il avait trouvé sa place dans la société. Après trois ans de cette vie paisible, il ressentit le besoin d'un nouveau pèlerinage qui, joignant l'agréable à l'utile, lui ferait visiter la chapelle du Protecteur des Trois Mondes et jouir du soleil et du grand air sur les cols ou dans les oasis de l'Himalaya.

Il remonta l'Indus jusqu'à Leh avec des marchands. Là, il groupa quelques pèlerins avec qui affronter la solitude des sentiers qui traversent les chaînes himalayennes entre Leh et l'Inde, et il s'engagea dans les gorges et sur les cols où règne le vent. La traversée fut sans histoire dans les régions les plus hautes et les plus pénibles. Mais en descendant sur le versant indien, dans le district du Lahul où vit

une population tibétaine et bouddhique très proche de celle du Ladak, Ch'ospel tomba malade. Il réussit à suivre le pas de sa caravane durant deux ou trois jours et dépassa le village de Kyelang où était établi un centre missionnaire.

Le lendemain, la caravane dut s'arrêter : le lama n'en pouvait plus. On s'installa au pied d'un arbre près d'un filet d'eau, et Ch'ospel se mit à la diète pour essayer de faire tomber la fièvre. Un jour, deux jours passèrent sans amélioration. Des conversations à mi-voix s'entamèrent. Soudain, avec cette cruauté inconsciente de l'Asie Centrale, les pèlerins, pénétrés pourtant d'idées religieuses et baignés de l'idéal bouddhique de la compassion, levèrent le camp et, avec maints signes de respect, abandonnèrent leur prêtre au pied de l'arbre sur le sentier rocailleux.

Des paysans passèrent. Croyant à une maladie contagieuse, ils s'écartèrent en marmonnant une prière. La journée s'écoula, puis la nuit. Quand, au matin suivant, l'évangéliste de Kyelang le trouva, il était plus mort que vif.

Un pauvre évangéliste sans éducation, qui perdait son temps et son caractère à singer les Européens, et qui alignait les longs mots et les idées creuses avec une pénible prétention. Il fit sûrement à Ch'ospel un sermon désespérant. Mais il le prit chez lui.

Sitôt remis, Ch'ospel se trouva en train de discuter avec son hôte, bavard invétéré. Lui, lama de Tashilhunpo, il n'eut pas besoin de longtemps pour mesurer la minceur de la discussion et des arguments de l'évangéliste. Et pourtant le fait était là d'un Tibétain qui, malgré le danger de contagion, malgré inconvénients et prix, le soignait et l'hébergeait. Il pressentit un autre ordre de grandeur, par delà les conceptions abstraites du bouddhisme. Au-dessus du verbiage, par le geste d'un homme, la personne de Jésus lui fut révélée. Il demanda le baptême.

Que peut faire un lama baptisé ? Faute d'accomplir les rites du bouddhisme, Ch'ospel ne gagnait plus sa vie. On essaya de l'intégrer dans la petite société de l'Eglise. On lui donna de menus travaux dans la station missionnaire : porter des lettres, arroser le jardin, nettoyer l'école... Il supporta cette indigence quelques mois, mais finit par s'impacienter et donna des signes d'un violent désir de quitter la station. Le missionnaire s'efforça de le garder à tout prix sous son influence, et Ch'ospel devint, bon gré mal gré, professeur de tibétain pour les Européens.

— Missionnaire au grand savoir, le mois des semailles approche dans mon pays de Brok...

— Mais, petit frère, n'es-tu pas heureux au milieu de nous ?

— Corps précieux, il faut que j'aille voir si ma maison est encore en bon état. Je reviendrai au plus tôt...

— Epargne-toi ce long voyage. J'écrirai à mon collègue de Leh qu'il t'envoie ici tes biens.

— Je désire aller saluer mes amis...

Rien n'y fit. Ch'ospel tourna le dos à la station et reprit le sentier des cols et des hauts plateaux avec son baluchon sur l'épaule.

Malgré les distances et la solitude, tout se sait dans l'Himalaya. Caravaniers, pèlerins et nomades, colportent les nouvelles de vallon en vallon. Avant même de le revoir, les amis de Ch'ospel connaissaient son séjour à Kyelang et son baptême. Ils le reçurent pourtant de la façon la plus naturelle, c'est-à-dire avec une série de banquets et toutes les marques d'estime qu'on accorde à un lama. Puis il s'installa dans sa hutte comme s'il revenait d'un voyage de deux jours, et se mit à vivre d'un champ qu'il avait nivelé et irrigué à l'extrémité de l'oasis. Une ou deux fois, on lui demanda de célébrer un rite lamaïque, mais il se récusa ; les Brokpa s'étaient depuis des mois habitués à se passer de lui,

et bientôt ils ne le considérèrent plus que comme un petit paysan parmi les autres.

Exemple d'un converti réabsorbé entièrement dans sa société première, et cela malgré le fait qu'il s'agissait d'un ancien lama. Cette réintégration fut possible parce que, d'une part, elle était voulue de lui, et de l'autre parce qu'aucune autorité constituée de la prêtrise ou du bouddhisme tibétain ne s'éleva contre sa conversion.

Mais Ch'ospel, quelque temps après, devait à nouveau faire parler de lui. Il ne nous a jamais confié ce qui se passa en lui, et peut-être n'en eut-il guère conscience. Un jour, il décida d'ouvrir une école dans son village. Quand il en parla aux chefs du voisinage, ceux-ci ne montrèrent guère d'élan : alors que leurs sujets étaient absolument illettrés — le dialecte brokpa ne s'écrit pas — eux savaient lire et écrire le tibétain et n'étaient pas mécontents de maintenir cette supériorité. Pourtant ils acceptèrent d'envoyer à l'école un ou deux enfants des hameaux.

La question financière fut vite réglée : les enfants apporteraient à l'occasion un chou ou un chevreau à leur maître. Jamais on n'envisagea un bâtiment ; un avant-toit pouvait suffire. Ch'ospel écrivit au missionnaire en lui demandant vingt-cinq roupies « pour fonder une école ». La somme, expédiée avec un sourire, permit d'acheter les quelques poutres nécessaires.

Et Ch'ospel se mit à enseigner : l'alphabet sur des ardoises, la lecture sur les tracts religieux dont la mission lui avait bourré les poches. Les enfants qu'on lui envoyait étaient surtout des fils de pauvres et de deshérités : n'ayant ni champs à cultiver, ni troupeaux à garder, ils avaient le temps d'étudier...

Deux ans plus tard, Ch'ospel réapparut soudain à la station. Il avait tous les traits du chrétien d'occasion. Le missionnaire voulut en avoir le cœur net et le prit en voyage.

Pendant un mois, de vallon en vallon, de hameau en hameau, ils parcoururent le pays. A chaque arrêt ou presque, Ch'ospel disait sa foi, expliquait sa joie. Au hasard des rencontres ou surtout dans l'intimité des maisons où ils étaient reçus selon les traditions hospitalières, il manquait rarement l'occasion d'une remarque ou d'une question pour dire comment Christ occupait sa vie. L'autorité de sa position d'ancien lama, et aussi son savoir, son aisance, soulignaient la valeur de ses paroles.

L'intention de Ch'ospel, en s'approchant du missionnaire, était d'amener celui-ci à s'approcher des Brokpa. Etrange persévérance chez cet homme qui se sentait incapable d'annoncer l'Évangile par-dessus les différences de race et de langue, mais se savait pourtant responsable d'un peuple. Quand il sentit qu'il avait gagné la confiance du Blanc, il exposa son espoir, ajoutant que cette tribu en marge du bouddhisme tibétain serait peut-être prête dans son ensemble à accepter le baptême.

Les missionnaires décidèrent d'essayer. Ils ne pouvaient se rendre eux-mêmes dans cette vallée écartée, mais ils envoyèrent avec Ch'ospel un groupe d'évangélistes qui s'installèrent dans les hameaux des Brokpa. Au printemps, quelques-uns demandèrent le baptême. Mais ils semblaient si froids, si fermés, que les chrétiens tibétains se méfièrent de leurs intentions. Il fallut que Ch'ospel vînt les défendre :

— Vous ne comprenez pas, dit-il. Dans leur cœur, cela bout. Chez ces gens-là on ne voit rien ; tout se passe derrière le visage. Moi, je les comprends.

La réaction ne se fit pas attendre. Les bouddhistes n'avaient jamais eu que du dédain pour les Brokpa, mais dès qu'ils entendirent parler de baptêmes, les moines vinrent par dizaines dénigrer, promettre, et même menacer... On n'alla plus écouter les évangélistes. On les évita même. Les enfants ne vinrent plus à l'école. Ses voisins ne saluèrent plus

Ch'ospel. Ils trouvèrent toutes sortes d'excuses pour éviter de lui vendre du lait ou du combustible et réussirent à le boycotter. Une nuit l'eau d'un canal fut détournée et vint ronger et emporter les briques de boue qui formaient les murs de sa maison...

La mission chez les Brokpa se solda par un échec complet — un de plus dans cet Himalaya réfractaire et granitique. Ch'ospel dut quitter la région. Mais il reprit son chemin et, évangéliste attiré cette fois, s'en fut prêcher de village en village.

Un jour, près du hameau de Tsarap, un torrent en crue arrêta la caravane. On discuta, on tergiversa, on suivit la rive. Conscients du danger, les chevaux refusaient de s'engager entre les blocs de granit éclaboussés d'écume. En vain on chercha un endroit assez calme où les bêtes accepteraient de nager avec un homme en selle. Enfin Ch'ospel mit pied à terre et se dévêtit. L'eau glacée lui pinça les orteils, et il dut faire effort pour se maintenir debout sur les galets glissants. Tant qu'il n'enfonça que jusqu'aux genoux il put avancer rapidement. Mais il eut de l'eau à mi-cuisse, et la pression du courant s'accrut. Il dut s'arc-bouter sur son bâton et progresser pied à pied. L'eau monta encore, le glaça, et poussa tant qu'il dut s'arrêter.

Il voulut faire un nouveau pas, mais chancela et ne retrouva son équilibre que par un grand effort. Le temps passait, il s'épuisait : il décida de revenir en arrière.

C'est au moment où il se retournait que ses muscles faiblirent sous l'effort. Ses jambes furent fauchées et il tomba assis dans le courant qui l'emporta comme la corde jette la flèche. Il ne cria ni « Maman » ni *Om mani padme hung*, mais on l'entendit supplier : « Jésus, sauve-moi ! » →

→ Un remous le jeta contre un rocher. L'extraordinaire fut que le rocher n'était pas poli par les eaux, mais offrait des rugosités et des fissures. D'un suprême effort Ch'ospel réussit à s'y agripper et à attendre du secours. Il n'avait que des côtes cassées.

Pèlerin infatigable, prédicateur itinérant, c'est pourtant en chemin qu'il devait mourir. Debout. A la sortie d'un hameau où il avait dit sa seule certitude.